

CIORAN

ÉCARTÈLEMENT

nrf essais

GALLIMARD

Les deux vérités

*L'heure de fermeture a sonné dans les
jardins de l'Occident.*

Cyril Connolly.

Selon une légende d'inspiration gnostique, une lutte se déroula au ciel entre les anges, dans laquelle les partisans de Michel vainquirent ceux du Dragon. Les anges qui, irrésolus, se contentèrent de regarder furent relégués ici-bas afin d'y opérer le choix auquel ils n'avaient pu se résoudre là-haut, choix d'autant plus malaisé qu'ils n'emportaient aucun souvenir du combat et encore moins de leur attitude équivoque.

Ainsi le démarrage de l'histoire aurait pour cause un flottement, et l'homme résulterait d'une vacillation originelle, de l'incapacité où il était, avant son bannissement, de prendre parti. Jeté sur la terre pour apprendre à opter, il sera condamné à l'acte, à l'aventure, et il n'y sera propre que dans la mesure où il aura étouffé en lui le spectateur. Le ciel seul permettant jusqu'à un certain point la neutralité, l'histoire, tout au rebours, apparaîtra comme la punition de ceux qui, avant de s'incarner, ne trouvaient aucune raison de se rallier à un camp plutôt qu'à un autre. On comprend

pourquoi les humains sont si empressés d'épouser une cause, de s'agglutiner, de se rassembler autour d'une vérité. Autour de quelle espèce de vérité?

Dans le bouddhisme tardif, spécialement dans l'école Madyamika, l'accent est mis sur l'opposition radicale entre la vérité vraie ou *paramartha*, apanage du délivré, et la vérité quelconque ou *samvriti*, vérité « voilée », plus exactement « vérité d'erreur », privilège ou malédiction du non-affranchi.

La vérité vraie, qui assume tous les risques, y compris celui de la négation de toute vérité et de l'idée même de vérité, est la prérogative de l'inagissant, de celui qui se met délibérément hors de la sphère des actes et pour qui seule compte la saisie (Brusque ou méthodique, il n'importe) de l'insubstantialité, saisie qui ne s'accompagne d'aucun sentiment de frustration, bien au contraire, car l'ouverture à la non-réalité implique un mystérieux enrichissement. L'histoire sera pour lui un mauvais rêve, auquel il se résignera, puisque aussi bien personne n'est à même de faire les cauchemars qu'il souhaiterait.

Pour appréhender l'essence du processus historique, ou plutôt son *manque* d'essence, il faut bien se rendre à l'évidence que toutes les vérités qu'il charrie sont des vérités d'erreur, et elles sont telles parce qu'elles attribuent une nature propre à ce qui n'en possède pas, une substance à ce qui ne saurait en avoir. La théorie de la double vérité permet de discerner la place qu'occupe, dans l'échelle des irréalités, l'histoire, paradis des somnambules, obnubilation en marche. A vrai dire, elle ne manque pas absolument d'essence, puisqu'elle est *essence de duperie*, clé de tout ce qui aveugle, de tout ce qui aide à vivre dans le temps.



Sarvakarmaphalatyāga... Ayant, sur une feuille de papier, écrit en grosses lettres ce mot envoûtant, je l'avais, il y a bien des années, accroché au mur de ma chambre, de façon à pouvoir le contempler à longueur de journée. Il resta là pendant des mois, puis je finis par l'enlever pour m'être aperçu que je m'attachais de plus en plus à sa magie et de moins en moins à son contenu. Pourtant ce qu'il signifie : *détachement du fruit de l'acte*, est d'une importance telle que celui qui s'en pénétrerait véritablement n'aurait plus rien à accomplir puisqu'il serait parvenu à la seule extrémité qui vaille, à la vérité vraie, qui annule toutes les autres, dénoncées comme vides, elle-même vide d'ailleurs — mais vide conscient de lui-même. Imaginez une prise de conscience supplémentaire, un pas encore vers l'éveil, et celui qui l'effectuera ne sera plus qu'un fantôme.

Quand on a touché à cette vérité limite, on commence à faire piètre figure dans l'histoire, qui se confond avec l'ensemble des vérités d'erreur, vérités dynamiques dont, comme il se doit, l'illusion est le principe. Les éveillés, les détrompés, inévitablement débiles, ne peuvent être centre d'événements, pour la raison qu'ils en ont entrevu l'inanité. L'interférence des deux vérités est fertile pour l'éveil mais néfaste pour l'acte. Elle marque le début d'un craquement, tant pour un individu que pour une civilisation ou même pour une race.

Avant l'éveil, on traverse des heures d'euphorie, d'irresponsabilité, d'ivresse. Mais, après l'abus de l'illusion, vient la satiété. L'éveillé est dépris de tout, il est l'ex-fanatique par excellence, qui ne peut plus supporter le

fardeau des chimères, qu'elles soient alléchantes ou grotesques. Il en est si éloigné qu'il ne comprend pas par quel égarement il a pu s'en enticher. C'est grâce à elles qu'il avait brillé et qu'il s'était affirmé. Maintenant, son passé, comme son avenir, lui paraît à peine imaginable. Il a dilapidé sa substance, à l'instar des peuples qui, livrés au démon de la mobilité, évoluent trop vite, et qui, à force de liquider des idoles, finissent par n'en plus avoir en réserve. Charron notait qu'en dix ans à Florence il y avait eu plus d'effervescence et plus de troubles qu'en cinq cents ans dans les Grisons, et il en concluait qu'une communauté ne peut subsister que si l'on parvient à *coucher* l'esprit.

Les sociétés archaïques ont duré si longtemps parce qu'elles ignoraient l'envie d'innover et de se prosterner toujours devant d'autres simulacres. Quand on en change avec chaque génération, on ne doit pas s'attendre à une longévité historique. La Grèce antique et l'Europe moderne sont des types de civilisation frappés de mort précoce par suite d'une avidité de métamorphose et d'une excessive consommation de dieux et de succédanés de dieux. La Chine et l'Égypte de jadis se sont vautrées pendant des millénaires dans une magnifique sclérose. De même les sociétés africaines, avant le contact avec l'Occident. Elles sont menacées elles aussi, parce qu'elles ont adopté un autre rythme. Ayant perdu le monopole de la stagnation, elles s'affairent de plus en plus et vont inévitablement dégringoler comme leurs modèles, comme ces civilisations fiévreuses, inaptes à s'étendre au-delà d'une dizaine de siècles. Dans l'avenir, les peuples qui accéderont à l'hégémonie en jouiront encore moins : à l'histoire au ralenti s'est inexorablement substituée l'histoire haletante. Comment

ne pas regretter les pharaons et leurs *collègues* chinois!

Les institutions, les sociétés, les civilisations diffèrent en durée et en signification, tout en étant soumises à une loi qui veut que l'impulsion indomptable, facteur de leur ascension, se relâche et s'assagisse au bout d'un certain temps, la décadence correspondant à un fléchissement de ce générateur de force qu'est le délire. Auprès des périodes d'expansion, de démente en fait, celles de déclin semblent sensées, et elles le sont, elles le sont même trop —, ce qui les rend presque aussi funestes que les autres.

Un peuple qui s'est accompli, qui a dépensé ses talents, et a exploité jusqu'au bout les ressources de son génie, expie cette réussite en ne donnant plus rien après. Il a fait son devoir, il aspire à végéter, mais pour son malheur il n'en aura pas la latitude. Quand les Romains — ou ce qui en restait — voulurent se reposer, les Barbares s'ébranlèrent en masse. On lit dans tel manuel sur les invasions que les Germains qui servaient dans l'armée et dans l'administration de l'empire prenaient jusqu'au milieu du v^e siècle des noms latins. A partir de ce moment, le nom germanique devint de rigueur. Les seigneurs exténués, en recul dans tous les secteurs, n'étaient plus redoutés ni respectés. A quoi bon s'appeler comme eux? « Un fatal assoupissement régnait partout », observait Salvien, le plus acerbe censeur de la déliquescence antique à son dernier stade.

*

Dans le métro, un soir, je regardais attentivement autour de moi : nous étions tous venus d'ailleurs... Parmi nous pourtant, deux ou trois figures *d'ici*,

silhouettes embarrassées qui avaient l'air de demander pardon d'être là. Le même spectacle à Londres.

Les migrations, aujourd'hui, ne se font plus par déplacements compacts mais par infiltrations successives : on s'insinue petit à petit parmi les « indigènes », trop exsangues et trop distingués pour s'abaisser encore à l'idée d'un « territoire ». Après mille ans de vigilance, on ouvre les portes... Quand on songe aux longues rivalités entre Français et Anglais, puis entre Français et Allemands, on dirait qu'eux tous, en s'affaiblissant réciproquement, n'avaient pour tâche que de hâter l'heure de la déconfiture commune afin que d'autres spécimens d'humanité viennent prendre la relève. De même que l'ancienne, la nouvelle *Völkerwanderung* suscitera une confusion ethnique dont on ne peut prévoir nettement les phases. Devant ces gueules si disparates, l'idée d'une communauté tant soit peu homogène est inconcevable. La possibilité même d'une multitude si hétéroclite suggère que dans l'espace qu'elle occupe n'existait plus, chez les autochtones, le désir de sauvegarder ne fût-ce que l'ombre d'une identité. A Rome, au III^e siècle de notre ère, sur un million d'habitants, soixante mille seulement auraient été des Latins de souche. Dès qu'un peuple a mené à bien l'idée historique qu'il avait mission d'incarner, il n'a plus aucun motif de préserver sa différence, de soigner sa singularité, de sauvegarder ses traits au milieu d'un chaos de visages.

Après avoir régenté les deux hémisphères, les Occidentaux sont en passe d'en devenir la risée : des spectres subtils, des fins de race au sens propre du terme, voués à une condition de parias, d'esclaves défailants et flasques, à laquelle échapperont peut-être les Russes, ces *derniers* Blancs. C'est qu'ils ont encore de l'orgueil,

ce moteur, non, cette *cause* de l'histoire. Quand une nation n'en possède plus, et qu'elle cesse de s'estimer la raison ou l'excuse de l'univers, elle s'exclut elle-même du devenir. Elle a *compris* — pour son bonheur ou son malheur, selon l'optique de chacun. Si elle désespère l'ambitieux, elle fascine en revanche le méditatif un tantinet dépravé. Les nations dangereusement avancées méritent seules qu'on s'y intéresse, surtout lorsqu'on entretient des rapports troubles avec le Temps et que l'on tourne autour de Clio par besoin de se châtier, de se flageller. C'est d'ailleurs ce besoin qui incite aux entreprises, aux grandes comme aux insignifiantes. Chacun de nous travaille *contre* ses intérêts : nous n'en sommes pas conscients tant que nous œuvrons, mais que l'on examine n'importe quelle époque, et l'on verra que l'on s'agite et que l'on se sacrifie presque toujours pour un ennemi virtuel ou déclaré : les hommes de la Révolution pour Bonaparte, Bonaparte pour les Bourbons, les Bourbons pour les Orléans... L'histoire n'inspirerait-elle que des ricanements et n'aurait-elle pas de but? Si, elle en a plus d'un, elle en a même beaucoup mais elle les atteint *à l'envers*. Le phénomène est universellement vérifiable. On réalise l'opposé de ce qu'on a poursuivi, on avance à l'encontre du beau mensonge qu'on s'est proposé; d'où l'intérêt des biographies, le moins ennuyeux des genres douteux. La *volonté* n'a jamais servi personne : ce qu'on a produit de plus discutable est ce à quoi on tenait le plus, ce pour quoi on s'était infligé le plus de privations. Cela est vrai d'un écrivain aussi bien que d'un conquérant, du premier venu en fait. La fin de n'importe qui invite à autant de réflexions que la fin d'un empire, ou celle de l'homme lui-même, si fier d'avoir accédé à la

position verticale et si inquiet de la perdre, de revenir à son apparence primitive, de terminer en somme sa carrière comme il l'avait commencée : voué et velu. Sur chaque être pèse la menace de rétrograder vers son point de départ (comme pour illustrer l'inutilité de son parcours, et de tout parcours) et celui qui parvient à s'y soustraire donne l'impression d'escamoter un devoir, de refuser de jouer le jeu en s'inventant un mode de déchoir par trop paradoxal.

*

Le rôle des périodes de déclin est de mettre une civilisation à nu, de la démasquer, de la dépouiller de ses prestiges et de l'arrogance liée à ses accomplissements. Elle pourra ainsi discerner ce qu'elle valait et ce qu'elle vaut, ce qu'il y avait d'illusoire dans ses efforts et ses convulsions. Dans la mesure où elle se détachera des fictions qui assurèrent sa renommée, elle fera un pas considérable vers la connaissance..., vers le désabusement, vers l'éveil généralisé, promotion fatale qui la projettera hors de l'histoire, à moins qu'elle ne soit éveillée pour avoir simplement cessé d'y être présente et d'y exceller. L'universalisation de l'éveil, fruit de la lucidité, fruit elle-même de l'érosion des réflexes, est signe d'émancipation dans l'ordre de l'esprit et de capitulation dans celui des actes, dans celui de l'histoire précisément, laquelle se ramène à un constat de faillite : dès qu'on dirige ses regards sur elle on est dans la situation d'un spectateur consterné. La corrélation machinale qu'on établit entre *histoire* et *sens* est le type parfait de la vérité d'erreur. L'histoire comporte, si on veut, un sens mais ce sens la met en cause, la nie à

chaque instant, et la rend ainsi piquante et sinistre, pitoyable et grandiose, en bref irrésistiblement démoralisante. Qui la prendrait au sérieux si elle n'était le chemin même de la dégradation? Rien que le fait de s'en occuper en dit long sur ce qu'elle est, la conscience que l'on en a étant, selon Erwin Reisner, symptôme de fin des temps (*Geschichtsbewusstsein ist Symptom der Endzeit*). On ne peut en effet avoir la hantise de l'histoire sans tomber dans la hantise de sa conclusion. Le théologien réfléchit aux événements *en vue* du Jugement dernier; l'anxieux (ou le prophète), en vue d'un décor moins fastueux mais tout aussi important. L'un et l'autre escomptent une calamité analogue à celle que les Indiens Delaware projetaient dans le passé, et pendant laquelle, selon leurs traditions, non seulement les hommes priaient de terreur mais encore les bêtes. Et les périodes sereines? objectera-t-on. Elles existent indéniablement, encore que la sérénité ne soit qu'un cauchemar brillant, qu'un calvaire *réussi*.

*

Impossible d'admettre avec certains que le tragique soit le lot de l'individu, et nullement de l'histoire. Loin d'y échapper, elle y est soumise et en est marquée plus encore que le héros tragique lui-même, la façon dont elle tournera se trouvant au centre de la curiosité qu'elle suscite. On se passionne pour elle parce qu'on sait d'instinct quelles surprises la guettent, et quel admirable débouché elle offre à l'appréhension... Pour un esprit averti elle n'ajoute cependant pas grand-chose à l'insoluble, au sans-issu originel. De même que la tragédie, elle ne résout rien, parce qu'il n'y a rien à résoudre.

C'est toujours par détraquement que l'on épie l'avenir. Dommage que l'on ne puisse respirer comme si les événements, dans leur totalité, étaient suspendus ! Chaque fois qu'ils se signalent un peu trop, on est pris d'un accès de déterminisme, de rage fataliste. Par le libre arbitre, on explique seulement la *surface* de l'histoire, les apparences qu'elle revêt, ses vicissitudes extérieures, mais non les profondeurs, le cours réel, qui conserve malgré tout un caractère déroutant, voire mystérieux. On reste interdit qu'Hannibal, après Cannes, n'ait pas foncé sur Rome. S'il l'avait fait, nous nous vanterions aujourd'hui de descendre des Carthaginois. Soutenir que le caprice, le hasard, donc l'individu, ne jouent aucun rôle, est une ineptie. Cependant toutes les fois que l'on envisage le devenir dans son ensemble, le verdict du *Mahabharata* revient invariablement à l'esprit : « Le nœud de la Destinée ne peut être défait ; rien dans ce monde n'est le résultat de nos actes. »



Victimes d'un double envoûtement, tirillés entre les deux vérités, condamnés à ne pouvoir choisir l'une que pour regretter aussitôt l'autre, nous sommes trop clairvoyants pour n'être pas des dégonflés, revenus et de l'illusion et de l'absence d'illusion, en cela proches de Rancé qui, prisonnier de son passé, a consacré son existence d'ermite à polémiquer avec ceux qu'il avait quittés, avec les auteurs de libelles qui mettaient en doute la sincérité de sa conversion et le bien-fondé de ses entreprises, montrant par là qu'il était plus facile de réformer la Trappe que de s'abstraire du siècle. Semblablement, rien de plus aisé que de dénoncer l'his-

toire; rien en revanche de plus ardu que de s'en arracher quand c'est d'elle qu'on émerge et qu'elle ne se laisse pas oublier. Elle est l'obstacle à la révélation ultime, l'entrave que l'on arrive à faire sauter uniquement si l'on a perçu la nullité de tout événement, sauf de celui que représente cette perception même, et grâce auquel on atteint par moments à la vérité vraie, c'est-à-dire à la victoire sur toutes les vérités. C'est alors que l'on comprend le mot de Mommsen : « Un historien doit être comme Dieu, il doit aimer tout et tous, même le diable. » En d'autres termes, cesser de préférer, s'exercer à l'absence, à l'obligation de n'être plus rien. Il est permis de se figurer le délivré comme un historien frappé soudain d'intemporalité.

*

Nous n'avons le choix qu'entre des vérités irrespirables et des supercheries salutaires. Les vérités qui ne permettent pas de vivre méritent seules le nom de vérités. Supérieures aux exigences du vivant, elles ne condescendent pas à être nos complices. Ce sont des vérités « inhumaines », des vérités de vertige, et que l'on rejette parce que nul ne peut se passer d'appuis déguisés en slogans ou en dieux. Ce qui est affligeant, c'est de voir qu'à chaque époque ce sont les iconoclastes ou prétendus tels qui ont le plus souvent recours aux fictions et aux mensonges. Le monde antique devait être bien atteint pour avoir eu besoin d'un antidote aussi grossier que celui qu'allait lui administrer le christianisme. Le monde moderne l'est tout autant à en juger par les remèdes dont il attend des miracles. Épicure, le moins fanatique des sages, fut le grand perdant alors, comme

il l'est aujourd'hui. On est saisi d'étonnement et même d'épouvante lorsqu'on entend des hommes parler d'affranchir l'Homme. Comment des esclaves affranchiraient-ils l'Esclave? Et comment croire que l'histoire – procession de méprises – puisse traîner encore longtemps? L'heure de fermeture sonnera bientôt dans les jardins de partout.

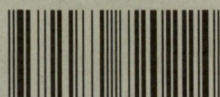
L'amateur de Mémoires

CIORAN

ÉCARTÈLEMENT

« Selon une légende d'inspiration gnostique, une lutte se déroula au ciel entre les anges, dans laquelle les partisans de Michel vainquirent ceux du Dragon. Les anges qui, irrésolus, se contentèrent de regarder furent relégués ici-bas afin d'y opérer le choix auquel ils n'avaient pu se résoudre là-haut, choix d'autant plus malaisé qu'ils n'emportaient aucun souvenir du combat et encore moins de leur attitude équivoque.

Ainsi le démarrage de l'histoire aurait pour cause un flottement, et l'homme résulterait d'une vacillation originelle, de l'incapacité où il était, avant son bannissement, de prendre parti. Jeté sur la terre pour apprendre à opter, il sera condamné à l'acte, à l'aventure, et il n'y sera propre que dans la mesure où il aura étouffé en lui le spectateur. Le ciel seul permettant jusqu'à un certain point la neutralité, l'histoire, tout au rebours, apparaîtra comme la punition de ceux qui, avant de s'incarner, ne trouvaient aucune raison de se rallier à un camp plutôt qu'à un autre. On comprend pourquoi les humains sont si empressés d'épouser une cause, de s'agglutiner, de se rassembler autour d'une vérité. Autour de quelle espèce de vérité ? »



9 782070 720224



Extrait de la publication 90-V A 72022 ISBN 2-07-072022-5